UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

DE L'ESTHÉTIQUE
EN MATIÈRE DE RELIGION

OU

ESSAI

SUR

LES RAPPORTS DE L'ART ET DU CULTE CHRÉTIEN.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1864, à* *heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

EUGÈNE BRAUN,

DE MULHOUSE (HAUT-RHIN).

BACHELIER ÈS LETTRES.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0022

A MES PARENTS.

E. BRAUN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH, Président de la soutenance.

MM. BRUCH,
SCHMIDT,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

DE L'ESTHÉTIQUE

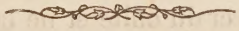
EN MATIÈRE DE RELIGION

ou

ESSAI

SUR LES RAPPORTS DE L'ART ET DU CULTE CHRÉTIEN.

« Πάντα πρὸς οἰκοδομὴν γινέσθω. »
1 Cor. XIV, 26.



PRÉFACE.

Notre sujet remplirait des volumes et semble à l'étroit dans la mesure d'une thèse.

Nous aurions pu l'enrichir de notes historiques; mais comme nous avions seulement à cœur de soumettre nos idées au jugement de la Faculté, nous avons pensé que la forme de ce travail épargnerait les développements inutiles.

CHAPITRE I.

§ 1. DU CULTE EN GÉNÉRAL.

Le culte est l'ensemble des actes par lesquels se manifeste l'adoration.

Toute religion a son culte, car c'est un besoin inhérent à la nature humaine d'exprimer le sentiment religieux.

Il y a plus : on ne pourrait se représenter une religion sans culte, toute adoration qui ne se manifesterait pas, cessant d'être par le fait même.

Les éléments constitutifs de tout culte sont : la parole, expression directe du sentiment religieux, et le symbole, terme moyen entre l'invisible et sa représentation sous une forme saisissable.

Toute la valeur du symbole ou des pratiques extérieures réside dans l'idée qui leur a donné naissance et dont elles ne sont que le signe.

Or le danger couru par toutes les religions, c'est de voir l'esprit se retirer du culte et ne laisser qu'un corps sans mouvement, incapable, par conséquent, de développement et de progrès.

Cette stérilité, qui est nécessairement une condamnation à mort, vient de ce qu'on envisage le culte comme un service rendu (*Gottesdienst*), comme une redevance payée en vue d'un mérite à acquérir. On matérialise et on fige en quelque sorte la religion, réduite à un vain formulaire de rites et au triste exercice de l'*opus operatum* d'où le cœur est absent.

C'est le sort du judaïsme arrivé à ses conséquences extrêmes dans le pharisaïsme.

§ 2. LE CULTE EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ.

La tendance signalée au paragraphe précédent (*Werkheiligkeit*) se retrouve dans l'Église de Rome. Il appartenait à la Réforme du seizième siècle de ramener le christianisme à ses sources et de replacer cette religion sur son véritable terrain, en lui donnant pour principe la doctrine paulinienne de la justification par la foi,

selon laquelle toute valeur de l'activité religieuse dépend de la forme et non plus de la matière.

Le protestantisme a, du même coup, cherché à dégager le culte de ses entraves et à l'élever à la simplicité de l'antiquité chrétienne.

A-t-il réussi? en partie, aussi vite, du moins, que le permet la réalisation de l'idéal; car, sur cette terre, l'idéal restera toujours à réaliser.

Nous serions heureux, pour notre part, d'avoir entrevu l'idéal et de pouvoir penser que chaque chrétien, à son tour, le recherche sérieusement.

Jésus, il est vrai, pas plus que ses disciples, n'a laissé d'instructions détaillées sur la forme de culte la plus convenable; c'eût été enfermer bien tôt, dans une étroite prison, ces vérités évangéliques appelées encore à un immense développement. Il savait, du reste, qu'à l'instar de toute société humaine, l'Église fondée par lui s'organiserait d'elle-même, et que la communauté des chrétiens, à qui était confié le trésor de la révélation nouvelle, manifesterait naturellement l'adoration de Dieu, le Père.

Les hommes, toutefois, n'ont pas toujours compris que le culte, pour remplir son but, doit répondre à son objet. Nous avons signalé le danger auquel est exposé chaque religion et dont il importait d'avertir le christianisme naissant.

Nous rattachons ce paragraphe à une parole d'une évidente simplicité que Jésus adressa à la Samaritaine près du puits de Jacob:

La femme lui dit: «Nos pères ont adoré sur cette montagne (Garizim), et vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.»

Jésus lui dit : « Femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem... Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs. »

« Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean IV, 19-25).

L'Église chrétienne, malheureusement, n'a pas tenu compte de cette prescription, qui lui traçait la voie, et choisit de préférence, pour la célébration de son culte, les moyens les plus matériels. Nous souhaitons que l'Église protestante se montre toujours empressée de relever les enseignements de son Maître tombés dans l'oubli !

Le culte chrétien doit donc être un culte « en esprit et en vérité. »

Examinons-le maintenant dans son essence, et demandons-nous d'abord quel est son but. C'est l'adoration de Dieu manifesté en Jésus-Christ ; de là le développement de la communion entre les chrétiens, enfin l'édification.

Nous insisterons avec Paul sur cette édification, qui est, pour nous, le dernier but de tous les actes du culte, et dont il est question au chap. XIV de la 1re épître aux Corinthiens ; aussi avons-nous choisi pour devise l'exhortation du v. 26, qui résume si bien nos pages :

« Que tout se fasse en vue de l'édification ! »

La communion entre les fidèles qui, donnant lieu au culte public, n'en est pas moins inconnue à tant de chrétiens réunis dans une même enceinte, dérive de l'amour qu'ils doivent avoir les uns pour les autres

comme membres d'une même Église et comme enfants du même Dieu.

Jadis l'Éternel était censé n'habiter qu'en Sion, où l'on venait de loin pour l'adorer; un étroit particularisme en avait fait le Dieu des Juifs à l'exclusion des autres peuples : aux chrétiens il est révélé comme le Père de tous les hommes, qui ont à se considérer comme frères. Esprit, il remplit l'univers ; Créateur de toutes choses, il n'a pas de trop du ciel pour son trône, ni de la terre pour son marche-pied

Ainsi disparaît avant tout, pour le chrétien, le besoin qu'ont toutes les religions anciennes de localiser leur divinité. Paul, dans son discours aux Athéniens, s'écrie à la vue de leurs autels :

« Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis par la main des hommes. Il n'est point servi par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie » (Actes XVII, 24-26).

Le même apôtre, s'adressant aux Corinthiens, leur dit :

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? » (1 Cor. VI, 19).

Déjà le poëte sacré avait dit :

« Tu ne prends point plaisir aux sacrifices » (Ps. LI, 18).

Paul établit dans le passage cité, qu'en effet le culte le plus agréable que le chrétien puisse rendre à Dieu, est sa propre sanctification ; c'est à l'homme qui garde ainsi la parole du salut, que s'applique cette promesse de Jésus parlant du Père :

« Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean XIV, 23).

A cet égard, le protestantisme a déjà une glorieuse tradition : les Cévenols, loin des somptueuses cathédrales, ont su prier leur Dieu sous la voûte des cieux et l'adorer en esprit et en vérité au temple du désert !

L'efficacité du culte chrétien est donc indépendante de toute condition extérieure. « Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, j'y suis au milieu d'elles » (Matth. XVIII, 20). L'édification, pour se produire, demande le recueillement, disposition tout intérieure.

L'édification ressortira des éléments du culte chrétien, exercé conformément à la nature de l'adoration. Hâtons-nous de les rechercher, en étudiant de plus près les besoins de ce culte.

Le culte chrétien, avons-nous dit, doit être un culte en esprit et en vérité. Ce premier caractère exige que l'élément spirituel, la parole, y occupe la principale place. « Allez donc et instruisez toutes les nations » (Matth. XXVIII, 19).

La prédication est, chez les protestants, le centre du culte, comme la messe chez les catholiques romains. Les ministres de la Parole ne peuvent apporter trop de soins à la prédication de l'Évangile, car ils doivent avant tout la nourriture spirituelle aux âmes.

On a pensé quelquefois que le christianisme, par cela même qu'il recommande une adoration en esprit et en vérité, n'a, au fond, besoin d'aucun culte extérieur.

C'est mal entendre le spiritualisme chrétien : cette objection est combattue par le simple fait que la pa-

role, étant la forme la plus vivante de l'activité spirituelle, devient nécessairement le premier élément d'un culte public.

Parmi les actes liturgiques proprement dits prennent place les deux sacrements institués par Jésus lui-même : le baptême et la sainte Cène.

Leur administration consciencieuse est la seconde tâche du pasteur, devenu liturgiste.

Le premier Sacrement, recommandé aux Apôtres en même temps que la prédication (... « les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,» Matth., *ibid.*), est le signe extérieur de la régénération. Le second, institué par Jésus peu avant sa mort (« faites ceci en mémoire de moi.» Luc XXII, 19), est le symbole de la communion du sang et du corps du Sauveur.

La foi et une sérieuse préparation assurent seules les grâces spirituelles à celui qui les demande aux Sacrements. Il n'est brillant autel ni dôme élevé qui leur garantisse une plus grande vertu.

Jusqu'ici nous avons laissé la communauté passive; elle va devenir active à son tour; le culte chrétien devant aussi être vrai, remplira cette seconde condition en étant conforme à la nature humaine.

Le but de la prédication n'est ni la gloire de l'orateur, ni l'intérêt palpitant qu'y prend l'auditeur : c'est l'édification.

Édifier, c'est, au sens chrétien, élever le sentiment religieux dans l'individu et faire naître en lui le besoin d'agir.

Cette édification n'est possible que s'il s'établit entre le pasteur et la communauté un courant d'idées, de sentiments, de convictions : nous recommandons aux

prédicateurs l'allocution directe du haut de la chaire, parce que, seule, elle trouve le chemin des cœurs.

La communauté ainsi édifiée, tend, par un besoin naturel, à exprimer le sentiment religieux éveillé en elle, et à manifester l'adoration du Dieu qui lui est révélé.

Elle s'élève à lui par la prière, expression directe de ses sentiments d'adoration et de reconnaissance, ainsi que de ses vœux. Mais comme il y aurait inconvénient à laisser parler tant de bouches à la fois, elle choisit le pasteur pour son organe : la prière devient liturgique, c'est-à-dire conçue dans l'esprit et en vue des besoins de toute une Église. Il est donc nécessaire que l'assemblée, pour rester active, s'y associe entièrement.

Le pasteur protestant prendra à cœur ce caractère d'organe de la communauté. Quand le prêtre catholique officie en langue étrangère et présente à Dieu un sacrifice auquel l'assemblée ne participe qu'extérieurement, il n'est pas d'édification possible, et le culte n'a plus sa raison d'être. Rappelons-nous ce que dit Paul :

« J'aimerais mieux prononcer dans l'Église cinq paroles en me faisant entendre, afin d'instruire aussi les autres, qne dix mille paroles dans une langue inconnue » (1 Cor. XIV, 19).

On affirme quelquefois que les sentiments les plus vifs perdent à s'épancher. Cela n'est vrai que pour des émotions passagères et pour le cas où l'individu rend mal ce qu'il éprouve.

Au contraire, une expression adéquate des sentiments et des pensées leur prêtera toujours plus de clarté et leur donnera plus de force. Ainsi, pour citer un exemple, personne ne niera que la prière, comme ex-

pression d'une foi sincère, ait pour effet de l'augmenter encore, ou qu'une idée exprimée soit plus féconde que la simple pensée.

De même, le sentiment religieux est appelé, dans le culte, à un développement plus parfait, car il se produit une réaction qui renforce l'édification : l'acte liturgique doit d'abord répondre à un besoin déjà existant en nous; accompli d'une manière adéquate, il est la la source d'une nouvelle édification.

Malgré ce qui a été dit des sanctuaires de Garizim et de Jérusalem, il ressort de l'organisation même de l'Église protestante sous le régime de la liberté, l'avantage pour elle d'avoir des temples ou lieux spécialement affectés au culte public. Elle a assez prouvé qu'elle peut s'en passer, pour jouir maintenant en paix de cette liberté de conscience qui permet aux fidèles de se réunir en un lieu donné aux heures de la prédication, de la prière et de l'édification en commun.

Mais pour combattre la tendance regrettable du cœur humain à s'oublier dans la forme extérieure, il n'est pas inutile de se rappeler constamment qu'aucun caractère de sainteté ne s'attache au temple ou aux objets servant au culte; tout ce que nous sommes en droit de souhaiter, c'est que ni les uns ni les autres ne soient employés à un autre usage. Le recueillement consacre seul, dans le culte protestant, l'adoration du Dieu invisible.

Voilà les principes sur lesquels doivent s'établir les éléments du culte chrétien. Autant l'unité du culte serait désirable pour les églises de même dénomination, autant sa stabilité doit le céder à sa perfectibilité, suivant les besoins des différentes époques. L'antiquité chré-

tienne a déjà modifié son culte, et, au sein du protestantisme, la liturgie n'est plus la même qu'au temps de Luther et de Calvin.

Nous aurons bientôt à étudier de nouveaux éléments de culte, dont l'admission est basée sur des raisons psychologiques. La liturgie, pour n'en pas rester à l'ébauche que nous avons essayé d'en faire, ne cessera point d'être vraie, c'est-à-dire chrétienne dans le sens rigoureux du mot.

CHAPITRE II.

§ 3. DE L'ART ET DU SENS ESTHÉTIQUE.

Nous avons parlé jusqu'ici du sentiment religieux et, plus spécialement, de son expression au sein du christianisme. Abordons maintenant le sens esthétique, d'une autre nature, et sa manifestation dans l'art.

Le sens esthétique, ou le goût du beau, est un des dons les plus précieux que le Créateur ait faits à l'âme humaine.

L'art est la réalisation de l'idée du beau.

Mais, demandera-t-on, qu'est-ce que le beau, et où faut-il le placer? Car, au besoin, chaque civilisation aurait une autre réponse.

Essayons de résoudre la question malgré la difficulté,

Le beau est un attribut divin, et le sens esthétique un reflet de l'essence divine dans les âmes.

L'idée du beau dépend donc de la conscience religieuse dans l'homme et se développe dans la même mesure qu'elle.

Cette conscience repose toute entière sur la notion

du vrai et du bien, dont le beau ne peut jamais être séparé.

Or le christianisme étant la vraie religion destinée à replacer la nature humaine dans ses conditions normales, et renfermant l'éthique la plus pure, réalise aussi le beau de la manière la plus parfaite. C'est dans son sein que le sens esthétique est appelé à son complet épanouissement; et, en effet, cette révolution si féconde a donné un nouvel essor à l'art régénéré.

L'art, avons-nous dit, est un effort d'exprimer le beau sous une forme adéquate. Il sera donc marqué au coin de l'inspiration caractérisée plus haut; car il est telle production qui porte son nom sans réunir ses qualités indispensables. Ainsi il est un art faux et un art immoral : l'un et l'autre ne sont qu'une méthode plus ou moins habile pour dérouter l'esprit ou pour empoisonner l'imagination par des représentations séduisantes du vice ; ainsi déguisé, le mal se glisse facilement dans les cœurs, semblable à l'ennemi qui rampe inaperçu sous les fleurs.

Le but de la création artistique est au contraire d'imprimer le sceau de l'idéal à la simple nature, tout en restant fidèle à celle-ci, bien loin de mettre encore en relief ce qu'elle a de plus matériel et de plus grossier.

A l'œuvre on reconnaît l'artiste, dont la pensée ne peut rester cachée; nous recevons toujours une impression conforme à l'intention qu'il a mise dans l'exécution. De là l'influence exercée par l'art sur le cœur humain, qui peut y lire comme en un miroir.

Or, si nos remarques sont fondées, l'art, le seul que nous concevions, ne peut éveiller que le sens esthétique tel que nous l'avons défini et dont il est la manifesta-

tion; c'est-à-dire qu'ayant ses racines dans la nature humaine et répondant à un besoin légitime, il doit, en même temps, remplir les hommes d'admiration pour le beau et le leur inspirer l'amour le plus pur de la vertu.

L'art est donc un moyen ascétique?

Ses adeptes sont généralement disposés à lui reconnaître cette qualité, dont les apparences, toutefois, ont exagéré la valeur.

N'oublions pas, pour nous en convaincre, que la morale demande surtout à la volonté de se déterminer dans le sens de ses lois, tandis que l'art exerce principalement son influence sur l'imagination qui lui fournit ses matériaux, et sur la sensibilité qui se livre à une contemplation inactive, et dégénère facilement un une sentimentalité énervée.

Citerons-nous, à titre de preuve, les âmes artistes, qui ont, le plus souvent, le moins d'empire sur les mouvements désordonnés de la passion?

L'art ne peut rendre bon l'homme qui n'a pas appris déjà à connaître la vertu; il peut rendre meilleurs ceux qui ont fait les premiers pas dans la voie du bien et qui, se sentant malheureux toutes les fois qu'ils aperçoivent l'idéal, font de nouveaux efforts pour l'atteindre.

Qu'on songe aussi au nombre relativement insuffisant de ceux qui sont accessibles à l'influence de l'art et l'on sera forcé de demander ailleurs des secours contre le mal.

A Dieu ne plaise, cependant, que l'influence exagérée attribuée à l'art nous amène à lui refuser les qualités précieuses qu'un sage emploi peut révéler!

Gardons-nous seulement d'illusions enthousiastes en

esthétique comme d'émotions vagues en religion! L'homme est si disposé à se croire meilleur lorsqu'il n'a fait qu'entrevoir le bien, le beau et le vrai à travers les brouillards qui obscurcissent son âme. Mais de la simple vision à la réalisation de tout cela, il y a une distance que peu d'hommes se sentent le courage de franchir, en sacrifiant les douceurs de la rêverie au travail souvent amer de l'éducation individuelle.

§ 4. L'ART AU SERVICE DE LA RELIGION.

Nous avons étudié les besoins du culte chrétien et défini la nature de l'art; nous croyons en avoir dit assez pour faire pressentir au moins le rapport qui peut exister entre l'un et l'autre.

On a vu qu'un lien intime rattachait, pour nous, l'esthétique à la religion, dont elle subit l'influence directe. Le christianisme, qui a poussé la civilisation dans la voie d'un progrès indéfini, n'a pas négligé, pour son propre usage, les ressources qu'elle lui offrait.

Si, dans les commencements, nous le voyons rejeter l'art comme un legs dangereux du paganisme, exagération qui a retrouvé des imitateurs au sein d'une restauration trop austère de ce christianisme primitif, l'art joue, par contre, au moyen âge, comme de nos jours, un rôle capital dans le culte pompeux du catholicisme romain.

Ainsi va l'homme, d'un extrême à l'autre, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin le juste milieu après un nombre plus ou moins grand d'oscillations.

Un protestantisme plus psychologique a maintenu

l'art au nombre des éléments du culte en esprit et en vérité ; c'est ce fait, point culminant de notre travail, que nous allons maintenant analyser.

Luther disait : « Je voudrais voir tous les arts au service de celui qui les a créés et donnés. » Cette parole est toute notre thèse ; l'art doit être au service de la religion, et non la religion au service de l'art ; le culte chrétien n'est pas une simple occasion, fournie à l'art, de se produire.

Nous nous rappelons que l'art est l'application de l'idée du beau ou du sens esthétique ; à ce titre, il devient la plus belle expression possible d'une idée ou d'un sentiment qu'on veut mettre au jour.

Le culte devant manifester l'adoration de Dieu, trouvera donc, dans l'art, un puissant auxiliaire pour exprimer le sentiment religieux.

Mais ici nous nous retrouvons en face d'un danger signalé dès le commencement.

Si l'art, considéré d'abord comme la plus belle expression du sentiment religieux, finit par captiver les sens au point de faire oublier la raison première de son admission au culte chrétien, son culte à lui se substituera insensiblement au culte en esprit et en vérité. La nature de ce dernier, perdue de vue, son but sera aussi manqué : l'édification disparaît.

Et qu'on n'aille pas décorer légèrement de ce nom le saisissement qu'éprouvent les âmes les moins compétentes, dont l'imagination est frappée par le déploiement adroit des richesses de l'art et par l'étalage fastueux d'inventions purement humaines !

On peut s'expliquer que, pour beaucoup de chrétiens, le symbole devienne, à la longue, un acte ma-

tériel accompli par eux sans esprit ; mais on comprend plus difficilement que l'art qui, après tout, a son domaine spécial, puisse sembler une pratique méritoire du culte ; le but que le catholicisme se propose dans le culte, est seul capable de justifier les moyens qu'il emploie à l'exercer.

Le siècle des cathédrales édifiait les dômes au lieu des hommes, et Saint-Pierre, à Rome, recouvre mal la honte des indulgences !

On a déjà entretenu le monde de « l'influence du catholicisme sur les beaux-arts ; » nous a-t-on dit comment il a compris le « génie du christianisme ? »

Nous avons revendiqué la première place dans le culte protestant pour l'élément spirituel, la prédication ; c'est une exigence dont il faut reconnaître la légitimité et la haute importance, et que, dès lors, on ne doit jamais oublier.

La seconde place est assignée à l'élément symbolique, la troisième à l'élément liturgique, à l'activité si essentielle de la communauté.

Nous retrouvons l'édification dans toutes les parties du culte ; elle est tour à tour la cause et l'effet indispensable des actes liturgiques. Appelé à élever le sentiment chrétien au plus haut degré possible et à déterminer la volonté en l'éclairant, l'exercice du culte en esprit et en vérité n'a de valeur que si, nous ne craignons pas de nous répéter, tout concourt à produire cette édification.

Lors donc que l'art nous offre ses services, nous demanderons, avant de les accepter, s'il n'est pas un danger pour la simplicité d'un culte essentiellement spirituel, et, d'un autre côté, s'il ne prête pas une plus

grande éloquence à l'expression du sentiment religieux, aussi longtemps qu'il ne l'efface pas ; car l'absence de toute forme relevée et une simplicité outrée ont quelquefois permis de révoquer en doute l'existence d'un fond quelconque de sentiments.

Mais pour préciser davantage nos idées, passons en revue les différents arts que le culte chrétien s'est assimilés. Cette revue d'ensemble sera un peu rapide.

CHAPITRE III.

§ 5. L'ART DE LA PAROLE ET LA POÉSIE.

La vérité évangélique, dont la seule force suffirait, selon quelques esprits peu actifs, à avancer le règne de Dieu sur la terre, demande instamment qu'un témoignage vivant lui soit rendu par la parole.

Si ce qui est écrit nous frappe moins à première vue que ce qu'on nous lit à haute voix, à plus forte raison une exposition libre des idées et des sentiments s'adressera-t-elle plus directement aux cœurs, la parole étant, comme nous l'avons dit plus haut, la forme la plus vivante de l'activité de la pensée.

Comment supposer une forte conviction religieuse qui ne tendrait pas à se communiquer? L'Église chrétienne a eu de tous temps des organes par lesquels la Parole de Dieu est arrivée à ses membres avec une plus grande force, empruntée à l'expérience même de ceux qui l'annonçaient aux fidèles.

Or dès que l'homme s'efforce de faire partager ses sentiments aux autres au moyen de termes qui expriment et traduisent toute sa pensée, cet effort devient

un art, c'est-à-dire une méthode pour réaliser le mieux possible la forme que revêt le beau.

Ainsi naît l'art de la prédication, le plus grand et le plus sérieux qui soit au service de la cause évangélique.

Quelques-uns se heurtent au mot *d'art*, sous prétexte que la prédication doit être naturelle. Jésus n'a-t-il pas dit :

... « Ne soyez point en peine de ce que vous direz ni comment vous parlerez ; ce que vous aurez à dire vous sera inspiré à l'heure même, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parlera par vous. » (Matth. X, 19, 20).

Quelques sectes, fidèles à ce principe, ne vivent qu'aux dépens de cet Esprit, le même qui inspire le langage inarticulé ou la glossolalie (1 Cor. XIV).

Sans nous arrêter à l'indolence de ceux qui ne voudraient pas répandre la bonne nouvelle parmi les hommes au prix de leurs efforts, pensons au jugement qu'il n'est pas rare d'entendre porter sur un prédicateur, « il a dit de bonnes choses », alors que la majorité est toute disposée à dire : « C'était un sermon médiocre. »

Et pourquoi cette froideur ? il se peut fort bien que le pasteur, en fin de compte, n'ait pas dit autre chose que Bossuet ou Saurin dans tel de leurs sermons, et pourtant il n'a pas édifié !

« C'est que, dit un vieil adage de rhétorique, les choses frappent moins que la manière dont on les dit. »

Si l'on nous objecte l'exclamation de l'aigle de Meaux lui-même : « Les choses parleront assez d'elles-mêmes ; » nous ferons remarquer que dans ce cas il faut les laisser parler seules, et ne pas en affaiblir l'éloquence

par un langage qui ne se donne pas la peine d'être à leur hauteur.

Oui, la prédication qui ne serait plus qu'un art d'éblouir en satisfaisant une vaine curiosité, devrait changer de nom. Car ici il faut encore se défendre du péril de voir le fond absorbé par la forme.

Que l'on applique pour cette raison nos prédicateurs à gagner tout d'abord un fond solide de vérités chrétiennes et un riche trésor de convictions religieuses, conditions indispensables d'un ministère fécond. On est sûr que de tels hommes, par un besoin naturel, brûleront de manifester la vie intérieure qui les anime, et qu'ils ne négligeront aucune des ressources si précieuses du langage pour faire jaillir de nombreuses étincelles de ce foyer de lumière et de chaleur qu'ils portent en eux.

Le simple pasteur qui sait ainsi faire lire ses paroissiens dans une belle âme, est, à notre sens, le véritable orateur chrétien.

Nous ferons les mêmes réflexions au sujet de la prière liturgique, dont on pourrait aussi dire qu'elle n'est pas une élévation naturelle de l'âme à Dieu.

Mais combien de chrétiens fervents sont incapables de prier d'abondance, sans que nous songions à leur en faire des reproches!

Le pasteur, organe de la communauté, ne doit pas prier suivant l'inspiration du moment, ni se laisser aller à ses dispositions individuelles : il doit, en liturgie, tenir compte des besoins de l'Église et chercher une expression convenable du sentiment religieux. Les fidèles entendent toujours avec joie qu'aucun de leurs vœux n'est oublié, et qu'ils sont formulés selon leur

cœur: une «belle» prière ne manquera j'amais d'édifier.

Nous avons dit que la communauté protestante, prenant une part active au culte public, tient à manifester sa vie par des actes liturgiques lui appartenant en propre.

Après avoir chargé le pasteur d'être l'organe de ses sentiments, elle a recours à une forme relevée du langage, la poésie, pour exprimer directement sa foi, son espérance et son amour.

Le christianisme, en lui-même, donne accès à toute espèce de sentiment poétique, car il élève les âmes, plus que toute autre religion, au-dessus des limites de la simple nature. Il n'y a rien dans son sein qui n'ait déjà été poétisé, l'église du village et le cimetière de la colline, l'humble presbytère et la sonnerie du soir. Nous avons déjà entendu dire que les cloches du dimanche matin célèbrent aussi le culte à leur manière!

Nous nous méfions toutefois des impressions religieuses qui ne sont que de la sentimentalité: soumettons également la poésie à l'adoration.

De même qu'il y a un recueil de prières et de formules liturgiques, on a réuni pour l'usage des églises un certain nombre de poésies chrétiennes, classées sous différentes rubriques, qui répondent aux divers faits de l'histoire évangélique et aux différents points de l'économie du salut. Elles ont un caractère à la fois dogmatique et parénétique.

L'assemblée ne pouvant lire à haute voix ces poésies destinées à son édification, ce qui serait contraire aux principes de l'esthétique et à l'édification, est obligée, pour se faire entendre, de mettre les voix de ses mem-

bres d'accord, et d'émettre les sons d'après les règles d'un autre art, le plus spirituel de tous. Mais nous réservons encore la question du chant liturgique : nous nous bornerons à quelques observations sur les recueils de poésies chrétiennes.

D'abord, leur but étant d'offrir à la communauté le moyen d'exprimer ses sentiments sous une même forme, elles ne devraient formuler que le sentiment religieux et non la doctrine.

Ensuite, le cantique appartenant de sa nature au culte public et se retrouvant plus rarement dans le culte domestique, nos recueils ne devraient pas être augmentés inutilement de poésies se rapportant à des circonstances trop spéciales. Il est rare, par exemple, qu'un mourant soit fort soucieux de chanter à sa dernière heure, qu'un malade épuise, en chantant, les forces, qu'il est un devoir pour lui de ménager, qu'un malheureux déplore son sort en un langage recherché, et ainsi de suite.

Le livre de Cantiques est essentiellement à l'usage de la communauté réunie et ne doit être composé que pour répondre aux besoins d'une assemblée chrétienne. Ne confondons pas le Cantique avec toute autre poésie religieuse qui peut exalter singulièrement le sentiment chrétien, et dont la lecture est une source d'édification. Cette littérature sacrée est la propriété de tous et accessible à chacun dans toutes les situations morales. Elle est digne d'enrichir des recueils spéciaux, au lieu de se faire oublier dans un livre où n'est point sa place.

De plus, le lyrisme de la forme est un art qui permet de concentrer les idées sans entrer dans de froids

développements. Comme il serait fort à désirer qu'on chantât en entier le Cantique choisi pour un service, le poëte donnant à son œuvre un caractère d'unité qu'il est singulier d'aller détruire en ne prenant que certaines strophes, les poésies recueillies devraient toutes être d'une mesure convenable.

Enfin, nous ne croyons pas fondée l'assertion que le Cantique est indépendant du sermon ; mais plutôt nous sommes persuadé que le sermon étant le point culminant du service, on le mettra davantage en relief, et on le fera gagner en force, si on y rattache un Cantique où les idées et les sentiments exprimés par le prédicateur se retrouvent formulés pour la communauté ; car on ne peut assez mettre le thème de la prédication en évidence, et nous sommes d'avis qu'il figurera efficacement jusque dans la prière liturgique.

§ 6. L'ARCHITECTURE, LA SCULPTURE, LA PEINTURE.

Nous avons mis la parole et la poésie au nombre des arts ; ni l'une ni l'autre, cependant, n'a autrefois paru un danger pour le spiritualisme chrétien. C'est qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on parle d'art, on songe d'abord aux beaux-arts, à l'architecture, la sculpture, la peinture, à ceux enfin que l'Église n'avait pas voulu emprunter au culte pompeux du paganisme.

En effet, appartenant à un domaine plus matériel, ils sont déjà un élément plus étranger au culte en esprit et en vérité, et leur admission n'est pas sans causer quelque appréhension. Mais réalisant l'idée du beau et manifestant le sens esthétique, ils sont entrés facilement au service d'une religion qui venait d'élever la

conception de l'idéal à un plus haut degré, et d'ouvrir à l'humanité des sanctuaires nouveaux.

Nous n'étudierons que le rapport des beaux-arts avec le culte protestant.

Nous avons vu que l'Église protestante étant organisée, c'est un avantage pour elle d'avoir des temples ou lieux spécialement affectés au culte public. Si, le plus souvent, ces lieux de réunion présentent une grande simplicité, d'autres temples, par contre, sont un héritage du culte romain et nous ont transmis en partage la belle architecture qui avait présidé à leur élévation.

Il est naturel que les Églises se distinguent, par leur genre de construction, des autres édifices. Le temps n'est plus, Dieu merci! où il fallait éviter qu'on y reconnût des maisons de prière.

L'architecture, si variée dans ses productions, est l'art qui crée le temple chrétien et lui donne un caractère conforme à sa destination.

Ainsi on a pu dire avec quelque raison que le style gothique, le plus riche et le plus élégant qui existe, indique, par l'ogive et la flèche terminées en pointe, l'élan de l'âme vers les cieux.

On aime, il est vrai, retrouver dans l'intérieur du temple ces voûtes élevées qui, fixant le regard, ne semblent pas trop indignes de représenter le dôme étoilé où l'œil se perd dans l'immensité de l'espace. Combien n'a-t-on pas déjà loué le clair-obscur des cathédrales pour l'impression mystérieuse qu'il produit sur ceux qui viennent y prier, et pour la disposition au recueillement qu'éprouve même le simple visiteur!

Mais est-ce bien là le recueillement, cette disposi-

tion tout intérieure de laquelle dépend l'édification; ou cette impression n'est-elle pas plutôt, de la part des fidèles, l'admiration silencieuse du génie de l'homme qui a su, au moyen de l'art, rappeler pour un instant la toute-présence de Dieu à eux, qui l'oublient lorsque leur vue ne découvre plus sa « maison ? »

L'architecture, sans doute, tend aussi à exprimer le sentiment religieux sous une forme qui en reçoive l'empreinte, et qui soit, par conséquent, capable de l'inspirer aux hommes; mais, nous le répétons encore, l'efficacité du culte protestant doit être indépendante de toute condition extérieure.

L'art de la sculpture se rattache intimement à celui de l'architecture, à laquelle il façonne ses ornements les plus riches et ses dentelles les plus légères. A l'architecture, la masse imposante; à la sculpture, la finesse du détail.

La sculpture, loin d'être un raffinement indigne de la religion, est un art délicat dont le concours est indispensable à l'architecture pour l'exécution parfaite de ses œuvres. Ainsi l'on aime voir l'âme humaine, dans son unité, ornée de belles qualités qui permettent de l'apprécier à fond.

En dehors de l'architecture, la sculpture est, par excellence, l'art de représenter les personnes et les choses d'une manière plastique, c'est-à-dire sous la forme qui approche le plus de la nature. C'est l'art le plus matériel, le moins propre à servir le spiritualisme chrétien.

L'ancienne Église se rappelait, à ce sujet, les prescriptions de l'Ancien Testament, et se conformait sagement à ce commandement :

« Tu ne te feras point d'image taillée...., tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point » (Ex. XX, 4, 5).

Écoutons aussi Paul:

« ... Nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre taillée par l'art et l'industrie des hommes » (Act. XVII, 29).

De nos jours encore, on croit servir Dieu à genoux devant un crucifix ou une statue dorée! Tout le culte des saints et de la Vierge est là: ces objets d'une adoration fictive ne pourraient, pas plus que les dieux de la Grèce et de Rome, se maintenir, si on ne pouvait les toucher journellement du doigt.

Dieu est esprit et vrai Dieu, et c'est pourquoi il n'a pas besoin que les hommes s'évertuent à assurer son culte en rendant la divinité palpable en quelque sorte.

L'Église primitive adopta peu à peu le symbole (le bon berger, le poisson, la palme, l'ancre etc.): l'Église protestante trouverait-elle un plus beau symbole du Christ que la croix, cette croix qu'elle a portée si longtemps par amour pour lui?

La peinture, différant en cela de la sculpture, permet de représenter des scènes entières des récits bibliques à un moment donné de l'action. L'art de la projection sur toile ou tout autre plan, n'ayant pas à s'inquiéter des contours des objets représentés, est d'une création bien plus facile et bien plus riche en matériaux que la sculpture.

Un siècle avant la fameuse querelle des images, Grégoire-le-Grand ordonna de les rétablir, « non comme des objets d'adoration, mais comme des souvenirs qui

peuvent éveiller des réflexions pieuses, principalement chez ceux qui ne savent pas lire. » A la même époque, Jean, archevêque de Thessalonique, soutint que « l'adoration ne s'adresse jamais aux images, mais à Dieu seulement. »

Telle est la distinction subtile que le vulgaire avait à faire entre les peintures qu'on lui mettait sous les yeux et les objets de son adoration qu'on tenait seulement à lui remettre en mémoire.

On sait avec quel bonheur il n'a pas été tenu compte de la simplicité d'esprit des masses. Les « saintes images » de la religion grecque peuvent nous en donner un exemple.

Ainsi, d'après l'opinion du Pape, les peintures bibliques sont destinées à instruire à défaut d'une bonne lecture des Écritures.

Dans l'Église protestante, où l'on a toujours su enseigner la Bible au peuple ignorant par le moyen de la parole, on n'est pas allé si loin; mais on a reconnu à la peinture un autre mérite, et c'est pourquoi nous retrouvons cet art dans des temples qui n'ont connu ni l'architecture ni la sculpture: elle a dû rendre service au culte en recueillant les sens au profit du sentiment religieux.

On se dit: l'esprit peut être disposé à l'édification et rencontrer un obstacle dans la distraction des sens; il suffira de donner à ces derniers la même direction pour que l'être tout entier soit absorbé par la religion.

Si l'esprit n'a pas assez d'empire sur ses organes extérieurs, on peut douter que l'art doive les lui soumettre: l'esprit sera bientôt obligé de suivre les sens dans le chemin qu'il leur plaira de prendre.

Et quel art peu esthétique, peu vrai, a souvent la charge difficile d'aider le sentiment religieux! Il n'est pas rare que le cœur perde toute disposition sérieuse quand l'œil aperçoit une œuvre trop primitive. De plus, une peinture inexacte exerce toujours une fâcheuse influence sur l'esprit en lui inculquant de fausses notions et en se prêtant quelquefois à un anachronisme ridicule.

Exemple : Ève présente irrévocablement une pomme à Adam, quand il n'est dit nulle part que le fruit défendu fût justement une pomme.

David, en face de Goliath, paraît extrêmement petit: Goliath, à coup sûr, était très-grand, mais les textes ne refusent pas à David une taille plus convenable etc.

Mais ces conceptions sont de si bonne tradition, qu'on accuserait plutôt quelqu'un de faire violence à l'histoire que de renoncer aux images connues et aimées depuis l'enfance.

D'un autre côté, bien des œuvres de mérite figurent en vain sur les murailles d'un temple où l'on est trop habitué à les rencontrer; en sorte qu'elles orneraient mieux une pinacothèque, où l'on va les chercher, qu'une église, où l'on doit chercher autre chose.

C'est que l'art religieux est un genre à part; il est, en quelque sorte, l'art occupant les régions les plus élevées. Né du christianisme, il peut en rehausser le culte, comme il a, d'un autre côté, une existence indépendante de ses autels et sa raison d'être en dehors du temple.

Remarquons bien cependant que si la vie s'éteignait dans l'Église, l'art religieux ne pourrait continuer

d'exister, même comme branche spéciale de l'esthétique.

Et plût à Dieu que l'esprit religieux animât toutes les occupations de la vie usuelle, et que le christianisme, dans sa grandeur, inspirât partout les créations de l'art!

Dieu n'est-il donc qu'au temple; la religion n'est-elle pas toute notre vie?

Le culte n'est-il qu'à certaines conditions; l'hommage n'est-il rendu qu'avec de froides pratiques?

Non. Nous dirons avec conviction: non-seulement le culte en esprit et en vérité renfermera nécessairement un élément fourni par l'art, mais encore, la vraie production artistique au sein d'un peuple chrétien et la jouissance pure et élevée qu'elle procure, sont autant de faits par lesquels se constate le sentiment religieux, quand bien même ce ne sont pas, dans le sens restreint du mot, des actes du culte public.

CHAPITRE IV.

§ 7. LA MUSIQUE D'ÉGLISE.

Plus que tout autre art, la musique se prête au culte chrétien; elle sait se plier à toutes ses exigences et adopte à merveille le caractère de musique sacrée.

C'est l'art le plus spirituel, par conséquent le plus rapproché de la parole. De même que cette dernière n'est pas l'enchaînement confus des mots et des phrases pris au hasard, de même la musique ne consiste pas dans un assemblage désordonné de sons, mais, au contraire, les fait se suive dans une dépendance mu-

tuelle qui leur donne un sens et les anime d'une idée: c'est tout un langage qui naît ainsi de la phrase musicale.

Nous avons déjà effleuré la musique en parlant de la forme relevée du langage de la communauté. Il nous reste maintenant à étudier la musique d'église, l'élément artistique le plus inséparable du culte protestant; et en effet, nous le retrouvons dans les moindres réunions de prière, souvent cultivé avec trop peu de soins précisément parce qu'il est si répandu.

Nous avons vu que l'art est la plus belle expression possible d'une idée ou d'un sentiment, qu'à ce titre il est digne d'exprimer le sentiment religieux.

Or la musique est, dans le chant, la forme relevée du langage parlé de la communauté, comme la poésie est l'expression lyrique de ses sentiments.

Pour rester conséquent, nous dirons que si elle a pour but de rendre sous la plus belle forme possible ce que la communauté possède de plus beau, sa foi, son espérance et son amour, elle doit concourir à produire l'édification qui en est la cause première.

Il faut donc qu'elle soit une expression adéquate du sentiment religieux, qu'elle en revête, par conséquent, tous les caractères.

La musique religieuse, doit être essentiellement spirituelle, c'est-à-dire n'admettre aucune imitation matérielle des phénomènes de la nature.

Elle doit être sérieuse, et dans le mouvement qu'on appelle le style lié.

Si la musique, comme art religieux, peut disposer au recueillement sans le produire nécessairement, c'est-à-dire s'il ne faut pas compter sur elle plus que sur un

autre art pour préparer les âmes à l'édification qu'elles doivent d'abord recevoir d'un autre élément du culte, l'influence directe qu'elle exerce généralement sur les esprits et qui la place bien au-dessus des autres arts, nous conduira néanmoins à une observation frappante.

Pénétrons dans une de ces cathédrales qu'a élevées l'architecture gothique.

La structure à la fois gigantesque et délicate du temple frappe tout d'abord notre vue et nous saisit. Nous mesurons les voûtes de l'œil et nous admirons les richesses que la sculpture a semées partout.

Le clair-obscur si adroitement ménagé à travers les vitraux peints, donne à tous les objets une teinte mystérieuse qui absorbe l'âme détachée du monde extérieur.

Notre regard fixe maintenant quelque peinture, œuvre d'art, représentant une scène de l'histoire sainte, et si l'action est bien rendue, notre sens esthétique deviendra peut-être un sentiment religieux.

Mais qu'à présent les sons d'une musique à la fois suave et majestueuse se fassent entendre. L'ouïe est mise à son tour en réquisition et, pour elle, c'est un monde nouveau qui va s'ouvrir.

Les objets qui occupaient le regard prennent, grâce à elle, une nouvelle vie et nous font une impression plus profonde. Les personnages du tableau semblent s'animer.

C'est que la vue se fatigue, tandis que l'ouïe transmet sans effort à l'esprit les sons qu'elle perçoit. Elle est le sens qui a le champ le plus vaste, car il y a beaucoup de personnes qui, entendant une même chose, la distinguent de la même manière : il y en a moins qui

aperçoivent avec une égale netteté un objet placé à la même distance de toutes.

N'oublions pas que l'ouïe perçoit la parole. C'est elle aussi qui nous rend sensibles aux jouissances ineffables de la musique.

La musique exerce donc sur les autres arts une influence qui va jusqu'à les transformer pour un moment, tandis qu'elle-même est indépendante, pour l'effet qu'elle produit, des beautés de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Elle ne demande à l'architecture qu'un local dans de bonnes conditions acoustiques.

La musique religieuse enfin, de même que la peinture, a son sanctuaire en dehors du temple et du culte, témoin les sublimes productions de l'oratorio, qui est sorti de l'opéra pour mettre l'action biblique en scène.

Il va sans dire que, si le concert spirituel n'est pas approprié aux besoins de la communauté protestante, l'église néanmoins lui prêtera sans difficulté son local.

§ 8. APPLICATION PRATIQUE.

Le culte protestant a admis au nombre de ses éléments les deux branches de la musique, la musique vocale et instrumentale.

La première est la plus importante parce qu'elle est à la portée de la communauté, dont tous les membres peuvent y concourir; mais elle entraîne naturellement la seconde.

Le chant des psaumes et des hymnes est consacré par l'usage de l'ancienne Église; il est mentionné dans le

Nouveau Testament (cf. Matth. XXVI, 30; Marc XIV, 26; Éph. V, 19. Col. III, 16).

La réforme liturgique de Luther était, comme on sait, basée sur les principes suivants : le culte n'est pas un service rendu à Dieu; la prédication évangélique en est le centre; la communauté, enfin, doit y prendre une part active.

Ce dernier but a été rempli par le chant populaire que Luther et Walther ont transformé en chant religieux. De là est sorti le choral protestant, qui n'a gardé de la terminologie romaine que le nom.

Loin d'être confiné dans le chœur et d'être le privilége du seul clergé, il est la propriété de toute la communauté, dont les voix s'unissent dans un même élan.

On a dit que le chant doit être aussi, pour le pasteur, une forme plus relevée de la parole; que la lecture liturgique des péricopes bibliques et de certaines formules devient plus solennelle lorsqu'elle se fait à l'imitation du plain-chant.

Mais ici il y en a un seul qui parle, et c'est le cas de nous rappeler ce qui a été dit sur l'art de la parole; le pasteur fera mieux de le cultiver avec soin que de recourir à la musique qui, en le rendant moins intelligible, ne vise plus à l'édification consciente des auditeurs.

S'il n'y a pas de chant à l'autel, les répons sont, du même coup, supprimés, à moins qu'on ne les admette entre la communauté et un chœur permanent choisi dans son sein.

Sans doute le quatuor est la forme du chant la plus parfaite qu'on puisse s'imaginer, car il met à contribution toutes les ressources de la voix humaine. Le dic-

ton *Mulier taceat in ecclesia* est bon à appliquer partout où il s'agit de doctrine ou de prédication ; mais dans le chant à quatre voix, la femme a naturellement sa place.

Cependant le quatuor demande déjà plus d'étude et des capacités musicales plus développées que ne le sont généralement celles du peuple, tandis que l'unisson, en ne suivant que la mélodie, est à la portée de toutes les oreilles.

Nous dirons, à ce propos, que s'il y a un chant dans le culte protestant, il faut y mettre autant de soin que les catholiques romains mettent à leur musique d'église. Si le chant devait être incomplet ou trop faible, il serait préférable qu'il n'y en eût point du tout; et si l'on nous objecte que le chant indique le mieux la part active que la communauté prend au culte, et qu'on ne saurait le retrancher en aucun cas, nous répondrons que la communauté devra justement montrer plus de zèle à ne rien négliger pour que cette expression du sentiment religieux soit satisfaisante, loin de nuire à l'édification.

Il importe donc que la jeunesse protestante soit instruite dans le chant comme dans la doctrine chrétienne, afin de laisser luire un jour ses lumières en même temps qu'elle élèvera dignement sa voix.

Tant de membres de notre Église assistent muets au service : on dirait qu'ils n'ont aucun pressentiment de ce que le chant doit y faire et de la place qui lui revient. Ils ont raison, à coup sûr, d'aller avant tout à l'église pour y entendre un sermon; mais qu'ils nous prouvent un peu qu'ils ont été réellement édifiés, qu'ils exaltent avec plus de joie les louanges de leur Dieu.

La musique religieuse n'a pas seulement un caractère à elle, mais aussi elle possède l'instrument par excellence, l'orgue, qui est créé pour son service et qui la seconde si puissamment.

L'orgue, qui ne se prête qu'au style lié et dont les sons veulent être soutenus, accompagne admirablement le choral, dont il complète l'harmonie. Les organistes se rappelleront toujours qu'ils ne doivent qu'accompagner le chant et non le dominer. C'est à eux, comme lumière artistique de la paroisse, qu'incombe la tâche d'ordonner le chant et de le diriger conformément au but qu'il doit remplir.

La communauté, de son côté, au lieu de se laisser conduire par les sons de l'instrument, au lieu d'élever et de baisser la voix suivant le bon plaisir de l'organiste, soutiendra le chant indépendamment de l'orgue, dont beaucoup d'églises, du reste, sont obligées de se passer.

L'organiste joindra nécessairement le sentiment religieux au sens esthétique ; l'une de ces qualités ne peut subsister sans l'autre : elles se complètent mutuellement et se fondent en une heureuse harmonie.

Outre le simple accompagnement du chant, l'orgue nous donne à entendre ses voix, orchestre à la fois puissant et doux ; c'est un instrument que jouent des virtuoses, et qui se prête à la plus riche exploitation artistique.

Ainsi l'organiste est chargé de faire des préludes, et il pourra, soit déployer tout son talent et faire partager aux auditeurs le sentiment religieux qui l'inspire, soit dérouter, par une musique trop mondaine ou un jeu insuffisant, les esprits recueillis des assistants.

Dans le cas malheureusement trop fréquent, où la plus entière simplicité remplacerait avantageusement le talent insuffisant de l'organiste, le choral lui-même, joué d'abord par l'instrument, servirait fort bien de prélude.

L'orgue ouvre dignement le service par ses accords en harmonie avec le culte qui va être célébré. Ainsi, au temps de la Passion, son jeu est tranquille : le Vendredi-Saint, il semble près de s'éteindre, et le jour de Pâques, enfin, il retentit comme un glorieux cri de victoire. Ce contraste, qui doit exister dans les cœurs, est reproduit par l'orgue d'une manière saisissante.

Combien, après un sermon qui a édifié, un nouveau prélude dans le même esprit influe heureusement sur les âmes !

L'orgue est encore appelé à rehausser d'autres solennités : pendant l'administration de la sainte Cène, par exemple, il couvre le bruit des pas de ceux qui s'approchent de l'autel.

Mais assez de détails.

Il est difficile, pour conclure, d'analyser les sentiments religieux qui donnent lieu au culte, et de préciser les conditions que ce dernier devra remplir pour y donner satisfaction. Nous-même nous avons plus senti, somme toute, que nous n'avons bien exprimé.

Nous terminerons par un vœu sincère : que chacun ait conscience du but qu'on se propose dans le culte en esprit et en vérité, et apporte, à l'atteindre, les moyens dont il est doué.

La vie et l'action nous manquent un peu, parce que chacun les attend plutôt de son voisin que de les de-

mander à la source de tout bien, pour avoir de quoi partager.

Le jour où chaque chrétien recherchera l'intérêt spirituel de ses frères avec autant de zèle que le sien propre et avec le desir sincère de travailler, pour sa part, à l'avancement du règne de Dieu sur la terre, nous verrons se réaliser dans le culte la parole de l'apôtre :

« Que tout se fasse en vue de l'édification ! »

THÈSES.

1. La morale chrétienne est inséparable du dogme.

2. L'homme doit croire bien des choses qui dépassent sa raison, mais on ne peut forcer personne d'admettre ce qui est contre la raison.

3. Bien que la prescience divine ne se concilie pas, dans notre esprit, avec la liberté de la volonté humaine, nous éprouvons le besoin de ne pas exclure l'une au profit de l'autre.

4. Le dogme de la prédestination est un danger pour la morale.

5. La théorie de la satisfaction juridique répugne à la conscience morale.

6. La méthode historique pourrait unir les exégètes de tous les partis qui, renonçant à leurs idées préconçues, se rendraient à l'évidence.

7. Il n'est pas de bonne apologétique de considérer les prophètes de l'Ancien Testament comme des instruments passifs de l'inspiration divine.

8. Il est plus facile d'accepter les récits des miracles tels que nous les rapportent les textes, que d'adopter les explications du surnaturel données en dépit de l'exégèse.

9. Le christianisme est un fait historique que chaque individu doit s'assimiler.

10. Le protestantisme a cru réaliser un progrès en se dégageant des traditions humaines pour se rattacher à la Bible comme règle unique de la foi; les réformateurs ne pourraient approuver que l'esprit humain dépassât les Écritures elles-mêmes.

11. Il ne faut pas confondre la tolérance avec l'indifférence.

12. Il est regrettable que le piétisme forme une catégorie où l'on range indistinctement les chrétiens les plus sincères et ceux qu'a égarés le sentiment religieux.

Vu par le président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 24 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.